

Présentation

Isabelle Miron

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Miron, I. (2005). Présentation. *Liberté*, 47(3), 3–6.

Présentation

Quand l'écriture approche de ce qu'elle devrait être, elle ressemble comme une sœur au voyage, parce que, comme lui, elle est un exercice de disparition. Elle n'est certes pas une affirmation de la personnalité, mais au contraire sa dilution consentie au profit d'une réalité qu'il faut rejoindre : faire si bien un avec les choses qu'on puisse ensuite prétendre parler en leur nom.

NICOLAS BOUVIER

Cette citation de Nicolas Bouvier, cela fait déjà quelques années qu'elle me suit¹. C'est à partir d'elle que s'est formée l'idée d'élaborer ce numéro, de demander à certains écrivains d'expliquer de quelles manières le voyage est lié à leur écriture. Non pas nécessairement des écrivains-voyageurs, mais ceux et celles dont l'œuvre a laissé place, d'une façon ou d'une autre, au voyage. Je voulais que se dessine ainsi une cartographie des rapports fluctuants et fructueux entre l'écriture et le voyage.

Et c'est ainsi qu'est apparue une carte du monde. Devant moi, sur le plancher, où sont disposés tous les textes, se profile cette cartographie particulière comportant quatorze îles d'écrivains ayant répondu à l'appel du large. Chacun son climat, ses vents et ses récifs, âpres montagnes ou sable fin. Le lecteur pourra ici circuler sur les pages comme sur les voies les plus diverses. Car, on le verra, bien des rapports se sont formés entre le voyage et l'écriture, et ces différences ne proviennent pas du fait qu'un écrivain soit poète, nouvelliste ou romancier. Chacun vit le voyage à sa propre façon : le besoin vital de voyager, cet « appel perpétuel de l'ouvert »

¹ Je voudrais remercier Jean-Marc Kuyper de m'avoir fait découvrir l'œuvre de son compatriote.

d'Anne Penders, pour qui il est « si facile de se rendre "ailleurs" », n'est certes pas l'apanage de tous, à commencer par Louis Gauthier, connu pour ses récits de voyage, qui avoue, dans l'entrevue qu'il m'a accordée, être plutôt casanier et avoir du mal à partir ! Il n'est d'ailleurs pas le seul : José Acquelin nous dévoile également, sur le ton de la confiance tranquille, qu'« il n'y a donc rien chez [lui] de l'explorateur, de l'aventurier, du curieux ».

S'il y a ici toutes sortes de voyageurs et donc toutes sortes de voyages, c'est dire que l'influence qu'ils peuvent avoir sur l'écriture diffère d'un écrivain à l'autre. Pour certains, le voyage est la condition même de l'écriture au sens où il fournit l'espace et les circonstances de son éclosion (Daniel Pigeon et Mélanie Vincelette) ; d'autres, au contraire, soulignent la nécessité du travail créateur en regard du voyage : en lui-même le voyage n'existerait que comme un enchaînement confus, sans logique, et ce ne serait que dans l'écriture qu'il trouverait sa forme et accéderait à son véritable *sens*, entendu tout à la fois comme signification et direction.

Tour à tour, les écrivains privilégient dans le voyage la rencontre de l'autre, qu'il soit artiste ou simple passant anonyme ; l'ouïe, par quoi se font entendre les langues indéchiffrables ; le regard, à chaque fois réinventé (Louise Warren), ou la marche, par laquelle l'écrivain fait littéralement corps avec le voyage (Alain Bernard Marchand). Certains écrivent tout au long de leur périple, d'autres rapporteront cette expérience dans leur *bagage* : la distance et le temps écoulé après le voyage seront alors les conditions qui permettront l'éclosion du texte.

Pourtant, au-delà des singularités, un point commun semble intimement relier les *îles* parcourues : la prise en compte du fait que le voyage emmène l'écrivain au-delà du prévisible. Bousculant les habitudes, le voyage permet de dépoussiérer le regard, de revitaliser les sens, et ainsi offre à l'écrivain une source d'images, de sensations, d'émotions. Et contrairement à ce qu'on a trop

souvent tendance à penser, le voyage serait aux antipodes de la fuite, au sens d'une volonté de ne pas faire face à ce qui nous est impari. S'il est un moment de la vie où l'être affronte la solitude, la « déchirure » (José Acquelin), c'est bien pendant le voyage. Pendant le temps de l'écriture aussi. L'écriture aurait cette même force déstabilisatrice que le voyage : on ferait son voyage comme on écrit son livre, les critères et les projets se heurtant à l'imprévu.

Que ce soit un voyage dans l'univers japonais, avec sa calligraphie et sa philosophie particulières (Michel Côté) ou dans l'intensité brésilienne (Daniel Pigeon), que ce soit au contact de l'Inde (Monique Juteau) ou de la mer d'Irlande (Joël Pourbaix), chaque écrivain trouve dans ce dépaysement un mode d'être singulier, une façon de vivre permettant de devenir *autre*, ou encore plus intensément lui-même. Écrire, voyager. Autour du monde ou à l'intérieur de soi, par le rêve ou l'imagination, l'essentiel ne serait-il donc pas de partir, mais bien de *se départir* ? Il s'agirait, pour reprendre un mot employé par nombre d'auteurs, d'une disponibilité particulière à la source même de leur travail de création. Autrement dit, d'un « état d'ouverture au monde » (Laure Morali), non pas acquis à coup de billets d'avion, comme un forfait-voyage, mais bien au contraire issu d'un *consentement* à se défaire de ses certitudes. Ainsi seulement le voyage et l'écriture seraient « prêts à nous montrer à vivre » (Jean Pierre Girard).

Par ce biais, l'écriture et le voyage partagent un même *terrain d'entente*. Ce dessaisissement auquel l'écrivain consent dans et par le voyage, et cet « état d'éveil » (Sylvie Massicotte) auquel il prédispose, sont, justement, ceux-là mêmes exigés par l'écriture (Aline Apostolska). La sororité entre écriture et voyage dont parle Nicolas Bouvier réclame une « disparition de soi » qui ne serait pas de l'ordre de l'omission ou de l'oubli, mais bien une ouverture particulière à soi, à la découverte de ce qui et de ce que peut être ce soi, ouverture à ce qui, en soi, est accueil véritable de l'autre, voire, pour certains, du Tout Autre. Une rencontre du monde qui,

en bousculant les limites territoriales et identitaires, signe la disparition de ce soi circonscrit, *borné*. L'écriture comme le voyage met l'écrivain devant la possibilité d'une véritable rencontre, qui mènerait hors de ses balises existentielles habituelles.

Le voyage ne serait pas « affaire de kilomètres mais d'état d'esprit² », pour citer encore une fois Nicolas Bouvier. Cet état d'esprit nécessaire au travail créateur, la lecture sait également le féconder, car la lecture est également voyage, rencontre de soi et de l'autre. Les quatorze îles qui forment cette cartographie particulière entre voyage et écriture vous invitent maintenant à larguer les amarres.

Isabelle Miron

² Nicolas Bouvier, « La clé des champs », *Pour une littérature voyageuse*, Paris, Complexe, 1992, p. 42.